

Tout récemment encore, l'un de nos jeunes confrères les plus distingués et des plus habiles à manier la plume (qui ne le connaissait pas personnellement, mais dont ses écrits avaient éveillé la sympathie), rendant compte d'une de nos excursions en Belgique, a terminé son intéressant rapport, avec une modestie du meilleur goût, en reproduisant textuellement une phrase charmante par laquelle Auguste Gras avait exprimé dans notre *Bulletin* (en 1861) sa gratitude pour l'accueil que lui avaient fait à Grenoble ses confrères français (1).

Permettez-moi, Messieurs, d'ajouter que les trop courtes relations que j'ai eues, en Dauphiné, en Savoie et à Nice, avec notre regretté confrère, et les nombreuses lettres échangées entre nous, m'avaient inspiré une haute estime pour ses lumières, son caractère et surtout la délicatesse exquise de ses sentiments. Je lui avais voué une sincère amitié, et sa perte inattendue et prématurée est pour moi un deuil de cœur. Jamais je ne perdrai le souvenir de l'affection que de son côté il m'a toujours témoignée et dont il m'a donné une preuve très-flatteuse en voulant bien me dédier la plus originale et la plus pleine d'humour des communications dont il a enrichi notre recueil (2).

La Société ne peut manquer d'entendre avec un vif intérêt les éloquents paroles par lesquelles l'illustre président de l'Académie des sciences de Turin a rendu hommage à la mémoire d'Auguste Gras. J'ai essayé de les traduire littéralement en français, malgré ma connaissance très-insuffisante de la bellissime langue italienne, et je prie leur savant auteur de vouloir bien excuser la manière imparfaite dont j'ai reproduit sa pensée. Puisse-t-il ne pas m'appliquer le dicton en usage dans son pays : *Traduttore, traditore!*

ALLOCUTION ADRESSÉE A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN, LE 21 JUIN 1874,
par **M. le comte Frédéric SCLOPIS DE SALERANO**, président de cette Académie et membre (associé étranger) de l'Institut de France.

Messieurs et honorables collègues,

Vous pouvez vous figurer quelle douleur j'éprouve, en revenant à Turin après une courte absence, de trouver vide parmi nous la place si dignement occupée par le chevalier Auguste Gras; car vous savez bien quelle affectueuse et sincère estime je portais à cet excellent collègue, que j'avais vu s'élever et grandir au sein de notre institution. Il était bien en droit de se dire fils de ses œuvres, car c'est en parcourant d'abord une très-modeste carrière qu'il parvint promptement à se faire connaître; c'est sans autre appui que celui de son travail, sans autres titres que ceux que lui donnaient son intelligence et ses connaissances, qu'il réussit à se créer une position distinguée dans l'enseignement public, et à conquérir enfin la plus noble couronne que le

(1) Voyez le compte rendu de la session tenue en Belgique par la Société botanique de France (in *Bull.* t. XX, p. LXXXIX).

(2) Une herborisation à Verceil (*Ibid.* t. VIII, p. 684).

mérite scientifique et littéraire puisse obtenir dans notre pays, à savoir le titre de membre de notre Académie royale des sciences.

De même que quelques autres hommes parvenus depuis à une haute renommée, il fut d'abord simple employé au secrétariat de l'Académie ; mais aussitôt que ses écrits eurent donné la mesure de sa valeur scientifique, nous nous empressâmes de le nommer notre collègue, et vous vous rappelez, Messieurs, que le jour où il vint siéger parmi nous fut comme une fête de famille.

La *botanique* fut la principale et la plus chère occupation d'Auguste Gras, et plusieurs de nos savants collègues seront plus à même que moi de vous parler de ses travaux dans cette science. Mais il avait également approfondi plusieurs autres branches des connaissances humaines, et particulièrement la *linguistique*. Il possédait par-dessus tout la *grammaire raisonnée*, cette clé, pour ainsi dire, de tout savoir, science difficile, qui exige de très-fines appréciations tant de la valeur des paroles que de la structure des phrases. C'est qu'en effet la finesse était précisément la qualité la plus éminente du caractère et de l'esprit de notre regretté collègue. Fin était son jugement, fines étaient ses expressions, fines étaient ses manières. Les occasions ne lui ont pas manqué d'exercer sa critique en fait de langage, surtout pour ce qui concerne la langue française, qu'il était chargé d'enseigner dans plusieurs établissements de notre ville, la langue française qui, vous le savez, est moins riche que la nôtre en formes diverses et en vives couleurs, mais plus strictement logique et moins livrée à la fantaisie. Souvenons-nous à cette occasion, Messieurs, que Massimo d'Azeglio, homme de bon goût si jamais il en fut en matière d'élocution, a pu dire ce qui suit : « La langue française me semble être le plus parfait instrument que les hommes aient inventé pour communiquer entre eux ; cette langue est la plus précise, la mieux définie et la plus logique de toutes celles qui existent (1). »

Néanmoins, chez Auguste Gras, l'étude et la pratique du français n'excluaient nullement celles de l'italien, et nous en avons eu plus d'une preuve par les intéressantes lectures qu'il faisait à nos séances. Tout était parfaitement ordonné et agencé dans ses écrits, tout y était frais et suave comme les plantes et les fleurs qu'il se plaisait à décrire, comme les beautés de la nature que son âme savait si bien sentir.

Les témoignages d'affection et de confiance que lui donnèrent deux de nos collègues occupant un rang éminent dans la botanique, feu le sénateur Hyacinthe Moris et M. le chevalier Delponte, furent pour Auguste Gras une douce récompense et un encouragement précieux. Si le temps lui a manqué pour mettre en lumière toute sa valeur scientifique, il en a eu cependant suffisamment pour faire apprécier les rares qualités dont il était doué ; son souvenir reste empreint dans le cœur de tous ses collègues, et particulièrement dans le

(1) *I miei Ricordi*, prima edizione, vol. I, cap. 14.

cœur de celui qui vous parle, Messieurs, et qui plus que tout autre a été à même de le voir de près.

M. le Président annonce à la Société que le Conseil d'administration s'est réuni le 4 de ce mois et a pris la décision suivante :

Des démarches seront faites par le Bureau de la Société, auprès de M. le Ministre de l'Instruction publique, à l'effet d'obtenir de l'État la reconnaissance de la Société comme établissement d'utilité publique. Cette décision sera soumise à la ratification de la Société dans sa prochaine séance, à laquelle MM. les Membres résidant à Paris seront convoqués par lettres spéciales.

La Société, consultée par M. le Président, confirme, à l'unanimité, la décision du Conseil, et invite son Bureau à procéder sans retard aux démarches nécessaires pour obtenir sa reconnaissance comme établissement d'utilité publique.

Lecture est donnée de lettres de M^{me} Jules Chagot et de MM. Wolf, Mouillefert et l'abbé L. Chevallier, qui remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres.

M. Max. Cornu, secrétaire, donne lecture de la lettre suivante :

LETTRE DE M. l'abbé Paul PERNY.

A M. le Président de la Société botanique de France.

Saint-Cloud, 10 novembre 1874.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous envoyer le programme d'une œuvre qui, je l'espère, aura toutes les sympathies de la Société botanique de France. Bien que l'exposé de ce programme soit fort laconique, l'importance de l'œuvre dont il est question n'échappera pas à la sagacité de MM. les membres de la Société de botanique de France. Jusqu'à présent, la Chine est peu connue et mal connue ; ses richesses naturelles sont immenses. La Société botanique de France tirerait de précieux secours de la *Nouvelle Académie* que je me propose de fonder en Chine. Aussi j'ai tout lieu d'espérer que son concours ne me fera pas défaut. Je prie instamment Monsieur le Président de vouloir bien porter le programme ci-joint à la connaissance de MM. les membres de la Société botanique de France. Je me ferai un plaisir d'envoyer autant d'exemplaires du programme de l'Académie que M. le Secrétaire général de la Société m'en demandera pour ceux de MM. les Membres qui auront manifesté le désir d'en avoir un entre les mains.

Veillez agréer, etc.

PAUL PERNY,
Ancien provicaire apostolique de Chine,